

Zitierhinweis

Taithe, Bertrand: Rezension über: John H. Arnold / Sean Brady (eds.), *What is Masculinity? Historical Dynamics from Antiquity to the Contemporary World*, Basingstoke: Palgrave Macmillan, 2011, in: *Annales. Histoire, Sciences Sociales* (bis 2014), 2012, 3.1 - Genre, S. 757-759, DOI: 10.15463/rec.1006381153, heruntergeladen über Website

Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

Dieser Beitrag kann vom Nutzer zu eigenen nicht-kommerziellen Zwecken heruntergeladen und/oder ausgedruckt werden. Darüber hinausgehende Nutzungen sind ohne weitere Genehmigung der Rechteinhaber nur im Rahmen der gesetzlichen Schrankenbestimmungen (§§ 44a-63a UrhG) zulässig.

jusque dans l'intime, où l'obsession érectile, renforcée par la pornographie, donne à l'expression de la virilité l'allure d'une performance.

Pour conclure, il convient de soulever quelques interrogations. Le lecteur est en permanence confronté à l'usage de deux termes – virilité et masculinité – dont le sens, dès lors qu'ils apparaissent dans la langue française à l'époque médiévale, varie selon les époques qui leur attribuent tantôt à l'un, tantôt à l'autre, une dimension plutôt normative ou renvoient aux déclinaisons sociales et culturelles du modèle. Or, ces significations ne sont pas toujours clairement explicitées et, surtout, certains auteurs passent alternativement de l'une à l'autre à l'intérieur d'une même contribution. L'embarras porte aussi sur le choix du titre général qui semble marquer une distance avec l'expression employée dans les *gender studies*, où, comme le rappelle Christopher Forth (t. 3), on parle d'une histoire des masculinités, terme qui prend mieux en compte la dimension fondamentalement relationnelle de ces constructions. Pourquoi ne pas avoir intitulé l'ouvrage *Histoire des masculinités* ? Et pourquoi – la question n'est pas sans lien avec la précédente – ne pas l'avoir plus largement ouvert aux historiennes, tout particulièrement dans le deuxième volume où elles sont quasi-absentes ? Quelques regrets pour terminer. Celui de ne pas voir plus systématiquement exploités à l'intérieur des contributions les très riches cahiers iconographiques qui apportent beaucoup à la compréhension de l'objet, mais qui sont trop souvent présents à titre illustratif. On regrettera, enfin, l'absence d'un texte spécifique consacré aux virilités paysannes dans un monde pourtant resté longtemps majoritairement rural.

ODILE ROYNETTE

1 - Alain CORBIN, Jean-Jacques COURTINE et Georges VIGARELLO (dir.), *Histoire du corps*, t. 1, *De la Renaissance aux Lumières*, t. 2, *De la Révolution à la Grande Guerre*, t. 3, *Les mutations du regard, le XX^e siècle*, Paris, Éd. du Seuil, 2005-2006.

2 - Georges DUBY et Michelle PERROT, « Écrire l'histoire des femmes », in G. DUBY et M. PERROT (dir.), *Histoire des femmes*, t. 4, *Le XIX^e siècle*, dir. par G. Fraisse et M. Perrot, Paris, Plon, 1991, p. 9.

John H. Arnold et Sean Brady (éd.)

What is Masculinity? Historical Dynamics from Antiquity to the Contemporary World
Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2011,
xiv-462 p.

Cet imposant volume ne s'organise pas autour d'un pays ou d'une époque, mais prétend au contraire couvrir les dynamiques historiques de différents espaces et périodes qu'il traite. Composé de vingt-et-un chapitres, ces actes de colloque s'organisent en cinq parties à peu près équivalentes. La première partie est essentiellement méthodologique et traite de nomenclature et d'historiographie. Elle comprend deux articles sur la virilité médiévale. La deuxième partie se penche sur les questions d'hégémonie dans l'Antiquité athénienne, et surtout dans la période située entre 1700 et 1900. Les troisième et quatrième parties abordent les questions fondamentales de l'âge et de l'interaction sociale (notamment du foyer domestique) à travers des études de cas principalement situées en Grande-Bretagne et au Canada.

Ces études de cas concernent des objets très variés : des membres de l'élite vivant dans un environnement homosocial, de l'homosexualité, de la pédérastie, ou encore des hommes de famille et de figures littéraires de renom, comme le dramaturge Joe Orton. La cinquième partie, intitulée « Frontières contemporaines », traite de sujets aussi divers que les cow-boys, la littérature japonaise ou la clientèle des bordels en temps de guerre. Naturellement, cette liste ne couvre pas de façon exhaustive les questions liées à la masculinité, et n'implique pas non plus la volonté de suivre une approche trop systématique. Cependant, cette collection assez hétérogène sert l'historiographie de la masculinité en présentant des approches comparatives et des études de cas. Quelques rares articles sur la Grèce ancienne, le Canada ou la France du IX^e siècle font ressortir une attention prioritairement donnée à la Grande-Bretagne, qui s'oppose à l'aperçu général du champ de recherche présenté par John Tosh en introduction. Ce dernier fait un compte rendu utile de la manière dont l'histoire de la masculinité a fait son chemin, jusqu'à devenir un aspect important et respecté de l'histoire du genre, sans avoir néanmoins, affirme l'auteur, jamais

engendré de périodisation commune. Il déplore ce manque de consensus et d'ambition, et en appelle au développement d'études détaillées « d'histoire sociale culturellement inspirées ». Or, les travaux récents sur la guerre et la masculinité (par exemple ceux de Michael Roper), ou les études consacrées à d'autres pays que la Grande-Bretagne, sont déjà allés au-delà du seul rapprochement entre histoire culturelle et histoire sociale que ce texte appelle de ses vœux.

Le chapitre rédigé par Diederik Janssen offre un vaste aperçu critique des usages anthropologiques du genre et de la masculinité. Il rouvre très utilement le dialogue avec certaines approches anthropologiques canoniques de la masculinité qui sont plutôt sceptiques, en particulier celles de Pierre Bourdieu ou Marilyn Strathern. Cette révision, à la fois géographique et linguistique, des termes de l'histoire du genre se traduit historiquement dans les travaux des historiens de l'Antiquité et du Moyen Âge, qui tendent à remettre en cause toute relation exagérée entre masculinité et sexualité. Des questions méthodologiques similaires se posent pour les normes et le comportement masculin antique ou non occidental. La figure du saint cocu dans la Francie carolingienne, l'éventail des archétypes masculins dans les comédies hellénistiques, ou les attitudes ambivalentes vis-à-vis de la pédérastie athénienne, se donnent à lire conjointement avec les propositions de plus grande portée de Simon Yarrow en faveur de typologies comparatives qui permettraient d'établir des cadres d'analyse féconds.

L'ouvrage donne généralement l'impression d'accorder un intérêt disproportionné aux élites masculines. C'est peut-être le résultat de la méthode mise en œuvre, qui tend à privilégier les preuves qualitatives au détriment des enseignements de l'histoire sociale. Il s'agit là d'un problème connu, que nombre d'auteurs affrontent de manière originale certes, mais cela reste un obstacle que cet ouvrage ne parvient jamais à dépasser. L'excellent chapitre de Henry French et Mark Rothery attaque résolument le concept d'hégémonie masculine variable, en se fondant sur des preuves abondantes et qualitativement riches, qui parviennent à dégager les transformations géographiques et temporelles des stéréotypes de la masculinité.

La détermination de la masculinité, bien connue au niveau d'une civilisation ou d'un continent, semble en effet mettre en fuite de nombreux historiens, formés à établir des généralisations dans un contexte national.

Les thèmes de la paternité et du foyer domestique sont étudiés dans un ensemble d'articles qui cherchent à souligner la spécificité des activités associées à l'âge comme marqueurs de la masculinité. Rachel Moss, par exemple, examine les comportements adolescents au XV^e siècle d'une manière qui remet en cause les certitudes concernant la brièveté de l'adolescence dans les sociétés pré-modernes. Tout aussi non-conformiste, l'article de Heather Ellis est consacré aux étudiants d'Oxford au début du XIX^e siècle. Certaines de ses assertions concernant l'importance de Cambridge et d'Oxford comme « les lieux les plus féconds pour explorer la possibilité que la masculinité puisse être construite avant tout sur des distinctions d'âge et de maturité, plutôt que de genre » (p. 267) sont contestables. La vie universitaire, tout comme les *settlement houses*, véritables colonies étudiantes et charitables de l'East End londonien à la fin de l'ère victorienne, étudiés par Lucinda Matthews-Jones, étaient des lieux exceptionnels, certainement fascinants mais peut-être aussi uniques. L. Matthews-Jones examine en particulier ce que l'on appelle l'« évasion du foyer » qui, d'après J. Tosh, caractérisait les hommes de la classe moyenne à cette époque. La culture de club, et la sociabilité masculine spécifique qui y était associée, concernaient toutes les catégories sociales, ce qui semble s'accorder avec la théorie de la primauté de l'âge. L. Matthews-Jones montre comment l'idéal du monachisme franciscain a pu être réinventé dans un cadre domestique. Mettre en valeur ce monachisme domestique est pour elle une façon de corriger l'approche de Seth Koven concernant la manière dont les classes moyennes considèrent la pauvreté, en particulier sa théorie du « *slumming it* » (de l'encanaillement social comme aiguillon sexuel), et son insistance sur la forme trouble des fantasmes masculins qui se cache dans l'exercice d'une œuvre sociale.

L'article de Matt Cook, qui s'appuie sur la personnalité de J. Orton pour étudier l'homosexualité masculine, le système patriarcal et

la famille, met lui aussi en scène le modèle domestique mais cette fois-ci dans l'après-guerre. Les thèmes récurrents des semi-mythiques « crises de la masculinité » font l'objet de plusieurs articles qui cherchent à contextualiser la naissance de ce lieu commun de la moitié du XX^e siècle. Les « masculinités mythiques » sont le thème fédérateur de la dernière partie, la moins cohérente du livre, qui examine les cow-boys dans la culture de plus en plus corporative des ranchs texans de la fin du XIX^e siècle, les romans de l'ère Meiji, les patriarches canadiens et les clients des bordels de guerre. Les questions raciales apparaissent dans l'article de Jacqueline Moore, alors qu'elles sont remarquablement absentes ailleurs. Le fait qu'un tiers des cow-boys étaient noirs américains ou hispaniques eut une influence sur leur statut social, mais aussi sur le fait qu'aux yeux de leurs contemporains, ces hommes restèrent pour toujours des petits garçons. L'article qui concerne le roman de Natsume Sōseki, *Kokoro*, et l'influence du christianisme et d'Oscar Wilde sur cet ouvrage de l'ère Meiji, est plus ésotérique ; il montre comment des concepts masculins furent traduits et furent partie prenante de l'engagement du pays dans la modernisation. Les distinctions de classe et de rang en temps de guerre sont l'un des aspects les plus intéressants de l'article de Clare Makepeace, qui met en évidence l'inégalité d'accès accordée aux officiers et aux soldats, coloniaux et métropolitains, dans la gestion militaire britannique de la récompense sexuelle.

Le chapitre final de Victor Seidler est une réflexion autobiographique sur quarante ans de politique du genre masculin, homo et hétérosexuel, au Royaume-Uni et aux États-Unis. Il clôt ce volume parfois disparate, déjà légèrement daté mais souvent très stimulant, avec le souhait que les complexités du passé alimentent les débats actuels et l'appel à des relations plus fructueuses avec le féminisme, retournant ainsi aux premiers questionnements qui ont fait de la masculinité un champ d'étude légitime.

BERTRAND TAITHE
Traduction de CÉCILE D'ALBIS

Pauline Schmitt-Pantel

Aithra et Pandora. Femmes, genre et cité dans la Grèce antique

Paris, L'Harmattan, 2009, 224 p.

Pauline Schmitt-Pantel reprend dans cet ouvrage quatorze de ses publications qu'elle resitue dans la trame historiographique des dernières décennies, illustrant ce qu'elle a apporté à l'histoire du genre, sans toutefois toujours préciser les mises au point qu'elle y a introduites, ce qui ne permet pas de suivre l'évolution de sa pensée. En introduction, elle présente les cadres dans lesquels se sont déroulées ses études sur l'histoire des femmes, à commencer par la période exaltante des enseignements et des travaux impulsés par Michelle Perrot, dans les années 1970. Elle fait ainsi revivre la naissance et le développement des études de genre « à la française », qui ont constitué un courant fondamental de l'histoire grecque des quarante dernières années.

Pour ouvrir le débat, P. Schmitt-Pantel présente un portrait de la femme grecque tel que le propose Xénophon dans l'*Économique*, « La femme sans nom d'Ischomaque », enfermée dans l'*oikos* et dépourvue de tout pouvoir, ce qui pose d'emblée la question des limites d'une documentation qui impose des décryptages incessants. Les stéréotypes, hérités pour une bonne part des mentalités du XIX^e siècle, ont la vie dure ; l'histoire traditionnelle des femmes a déjà tenté de corriger cette vision, mais une histoire « genrée » permet de mieux approcher les réalités. Les deux textes suivants, datés de 1982 et 1990, présentent les objectifs de la nouvelle recherche sur le partage entre hommes et femmes, « la dimension bisexuée de l'histoire », en décryptant la présence des femmes dans le domaine public. Ils proposent une série de remarques fort judicieuses sur les « domaines réservés » aux femmes, sur le décalage entre la réalité et la théorie, sur l'évolution au cours du temps, sur les outils conceptuels nécessaires. Ces textes, de nature théorique, paraissent à présent légèrement datés, mais ils permettent de saisir le chemin parcouru depuis leur rédaction, tant les idées exprimées sont maintenant intégrées par les historiens. Sans opposer deux types d'histoire, avant et après les études de genre,